Quand l'humour racé prend le pas sur la gaudriole

OPÉRA « Le Comte Ory » à l'Opéra royal de Liège-Wallonie jusqu'au 2 janvier

▶ Denis Podalydès retourne aux fondamentaux du « Comte Ory » de Gioachino Rossini, cette pièce appartenant aux débuts du grand opéra français.

▶ Une production où on s'amuse constamment, notamment grâce à une distribution précise et réjouissante.

CRITIQUE

Le comte Ory appartient en plein à son époque : celle des débuts du grand opéra français, avec des spectacles qui exigent du faste, de l'allure et du panache. Oui, mais comment réconcilier ces impératifs de grandeur avec le récit d'un comte Ory libidineux qui accumule les stratagèmes, depuis le personnage d'un ermite guérisseur jusqu'à celui d'une mère supérieure entourée de ses nonnes pour un pèlerinage, pour séduire la belle comtesse Adèle elle-même désirée par Isolier, le propre page d'Ory ? Un imbroglio qui ne se dénouera qu'avec le retour de la guerre des valeureux époux soldats.

Pour cette histoire délurée, Rossini récupérera une grosse part de son *Viaggio a Reims*, composé trois ans plus tôt pour le couronnement de Charles X. L'humour de ce dernier était insolent et persifleur, celui du *Comte Ory* se veut libertaire et impertinent, tant vis-à-vis des bonnes mœurs que d'une chrétienté collet monté.

Un retour à l'époque de la création

En resituant l'action à l'époque de la création, où la conquête de l'Algérie remplace les improbables croisades, Denis Podalydès resitue l'opéra comique dans le grand genre de l'opéra français. Il est en cela aidé par la direction forte et sérieuse de Jordi Bernàcer, qui conserve de bout en bout à la musique une solidité et un sérieux qui ne se laissent jamais vraiment aller.

Nous sommes donc bel et bien à la fin des années 20, dans un Paris qui cache ses envies de plaisir dans une gangue encore bienséante. On ne mourra donc pas de rire à la vue de leur spectacle comme ce fut le cas autrefois face à la désopilante cavalcade orchestrée par Jean-Pierre Ponnelle. Mais l'humour des situations n'en est que plus insidieux dans ce monde du non-dit. La comtesse de Jodie Devos, éblouissante vocalement avec des aigus redoutablement percutants, excelle à susciter les fausses confidences et les désirs latents. Le comte d'Antonino Siragusa, avec une voix ferme et noble, loin des aigus claironnants qui affectèrent autrefois certaines de ses prestations, s'impose davantage par sa subtilité ironique que par des excès de gauloiseries. En sorte que c'est Josè Maria Lo Monaco, dans son rôle de page défenseur apparent des bons sentiments, qui montrera les plus ardents épanchements amoureux.

La scène du lit des trois aspirants amoureux (Devos, Siragusa, Lo Monaco) est traitée avec la délicatesse d'un piquant désir courtois. © JONATHAN BERGER - OPÉRA ROYAL DE WALLONIE-LIÈGE

Autour de ce trio de choc, chacun s'active pour donner une réelle crédibilité scénique à ses emplois : le gouverneur sentencieux mais volontiers paillard de Laurent Kubla, le Raimbaud manipulateur d'Enrico Marabelli, complice (ô combien) intéressé d'Ory, l'Alice malicieuse de Julie Mossay et les chœurs (dont plusieurs petits rôles bien en situation) bien enlevés de Pierre Iodice. Tout ce petit monde fonctionne avec une précision d'horlogerie dans des chassés-croisés qui font allégrement sourire.

Une fin d'année sous le signe de la gaîté

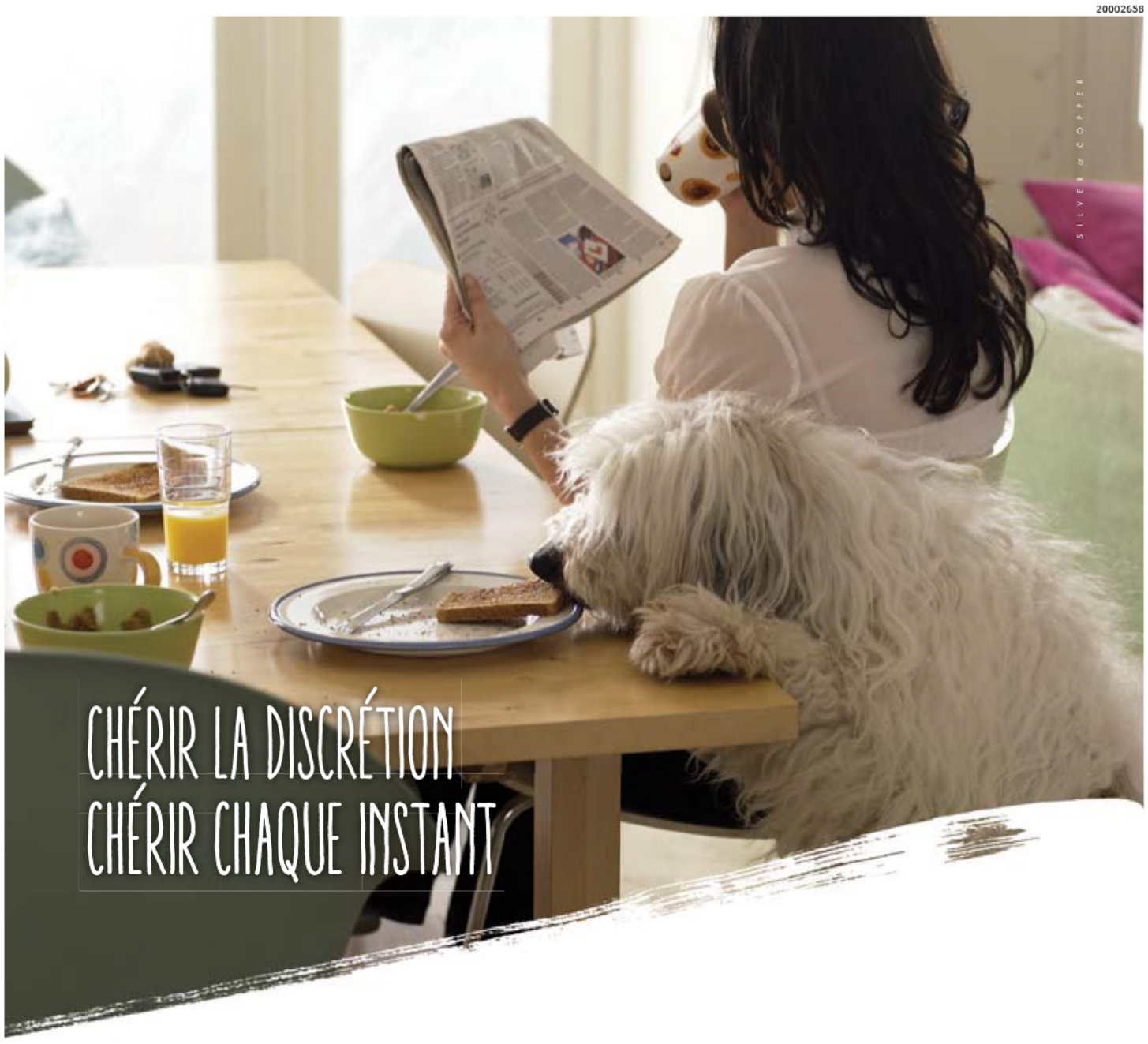
On ne s'esclaffe pas franchement au vu de cette production racée mais on s'amuse tout le temps et le bonheur distillé est des plus séduisants. On n'en voudra pour exemple que la délicate scène du lit au 3e acte, où se retrouvent les trois amoureux, Ory, Adèle et Isolier, et qui a déjà fait voir de toutes les couleurs aux spectateurs alors qu'ils sont ici séduits par des jeux de rôle, habilement savoureux.

La musique de Rossini impose une classe en soi, que les interprètes de cette production ont su conserver avec un peu de distance. Avec le délirant *Don Pasquale* de La Monnaie, ce savoureux *Comte Ory* de l'Opéra royal de Liège-Wallonie place cette fin d'année mouvementée sous le signe d'une franche gaîté. ■

SERGE MARTIN

Liège, Théâtre royal, jusqu'au 2 janvier ; Charleroi, Palais des Beaux-Arts, le 5 janvier.

20002658



Hello Chérie!, avec Lydwine. Du lundi au vendredi, de 7 à 10h.

Une tendre émotion au cinéma, un plat inoubliable, un roman enveloppant ou un album à écouter sans tarder… Pour vous réveiller en douceur, Lydwine partage avec vous tous ses bons plans et fait de vos matins des instants précieux.

Écoutez-nous sur chériefm.be

Chérie
POP LOVE MUSIC

L'homme des cavernes était aussi une femme

SCÈNES « La classe des mammouths »

CRITIQUE

Contrairement aux idées reçues, les enfants se passionnent pour les sujets de société. Période de fêtes ou pas, ce n'est pas parce qu'ils ont sept ans et qu'ils vont à Noël au Théâtre qu'il faut forcément leur parler de princesses et de dragons. Samedi soir, à l'Atelier 210, le Théâtre des 4 Mains a prouvé que le sexisme dans la cour de récré peut provoquer plus de débats enflammés chez les plus jeunes que la saga des Animaux fantastiques.

En sortant de *La classe des mammouths* (dès 7 ans), les petites têtes blondes, brunes et rousses y allaient chacune de leurs dénonciations véhémentes des discriminations filles – garçons et des stéréotypes genrés sur les bancs de l'école. *« C'est vrai, c'est pas juste quand les filles ne peuvent pas jouer au foot ! », « C'est pas forcément les garçons les plus forts », « Et pourquoi le masculin l'emporte sur le féminin quand on écrit ? »* : visiblement le spectacle de la compagnie belge a touché une corde sensible et réveillé des situations vécues, surtout chez les filles, plus frustrées du ballon de foot que les garçons de la poupée.

Sur un plateau parsemé de palissades en bois, quatre comédiens font vivre en marionnettes toute une classe de primaire, en émoi après la découverte à côté de leur école d'une défense de mammouth. Si ces fouilles archéologiques sont prétextes à des cours sur la préhistoire, elles déclenchent surtout l'envie de jouer à l'homme des cavernes, voire de Cro-Magnon, chez les élèves. Que faisaient donc les femmes quand les hommes allaient chasser le mammouth ? Pour y répondre, des petits films d'animation, astucieusement projetés sur les palissades, cassent les idées reçues sur le paléolithique. Non, les femmes n'attendaient pas sagement le retour des chasseurs musclés et chevelus, mais participaient à parts égales à tous les aspects de la vie du clan. C'est au contraire la sédentarisation et la révolution néolithique qui ont introduit les inégalités entre hommes et femmes. On oublie trop souvent que l'homme des cavernes était aussi une femme.

Sur un plateau parsemé de palissades en bois, quatre comédiens font vivre en marionnettes une classe de primaire. © DR.

Si la pièce pèche parfois par didactisme et même si la caricature abonde, *La classe des mammouths* met le doigt sur des réflexes auxquels tout le monde s'identifie. Le rythme de la mise en scène et la manipulation hyper-vivante des marionnettes captivent les enfants qui se reconnaissent dans les situations. Belle idée aussi que ces grosses têtes sans corps (manipulées à bout de bras) pour représenter les adultes – instituteurs et parents – métaphores d'une autorité toute-puissante, qui oublie néanmoins trop souvent de questionner les stéréotypes de genre. ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 29/12 à l'Atelier 210, Bruxelles